

SUR LE SPORT ANTIQUE, ET L'ŒIL DES DIEUX

CHRISTOPHE CALAME

Le moins que l'on puisse dire est que Christophe Calame, philosophe, enseignant et formateur, n'est pas un admirateur béat du sport antique! Quant à l'hygiénisme contemporain, il ne rencontre guère ses faveurs. L'auteur nous convie, chaussé de ses bottes de sept lieues, à une petite balade de santé roborative à travers les siècles, hors des sentiers battus et des pistes *Vita*. Une gymnastique de l'esprit qui hérissera le poil des uns et ravira les autres!

Selon Aristote, est un citoyen celui qui sait à la fois «obéir et commander». L'exercice de la citoyenneté suppose en effet une égale capacité dans les deux pôles de la relation asymétrique. Celui qui ne sait qu'obéir est un esclave, celui qui ne sait que commander est un tyran. Cela est vrai bien sûr au combat, mais surtout en politique, dans les moments où la démocratie décide de son destin. Or l'apprentissage de la citoyenneté passe par l'exercice du corps, par le sport au gymnase, où les joutes font perdre et gagner tantôt les uns et tantôt les autres. Savoir gagner et savoir perdre avec une égale dignité, c'est gagner l'estime de tous, dans le bonheur comme dans le malheur.

Un sifflet qui a perdu son usage

Dans la cité antique, le corps du petit citoyen autant que son esprit est l'objet de soins constants. Dans ma jeunesse, au Collège de Béthusy, il y avait un vieux professeur aux jambes arquées qui faisait courir les garçons dans la cour en ponctuant ses ordres de coups de sifflet. A Klotten, au cours de sous-officier, j'ai reçu un sifflet dont je ne me suis jamais servi (il doit se trouver encore quelque part dans mes affaires). «*Il n'y a plus de cités ni de citoyens*» dit Rousseau au début de son *Emile*. Un sifflet sans usage, c'est un peu comme le tombeau du citoyen suisse! Car l'individu moderne, même sous les drapeaux (très pacifiques) de l'armée suisse, se réveille avec ménagement, et non plus

à coups de sifflet. Cet objet symbolisait autant la servitude civique que la finalité politique du sport, dans ces époques lointaines où «rouge» menaçait chaque automne la Suisse des grandes manœuvres. Oskar Freysinger, à l'occasion de la récente initiative antimilitariste, a déclaré que le service militaire était «tout ce qu'on peut faire pour son pays». Mais non, le vrai service civique aujourd'hui, tout ce dont l'Etat a besoin, la seule chose qui demande un vrai courage, c'est de payer ses impôts.

Il n'y a plus de cités, mes amis

Bien sûr, dans les petites écoles de la cité antique, les palestres, on chante Homère autant qu'on s'exerce. «L'humanité augmentée» est là: dans le jeu des grandes passions, l'affrontement joué dans le sport. Musique et gymnastique sont pourtant aujourd'hui les deux notes les moins respectées du bulletin. Et je me souviens encore des batailles, en commissions, pour faire entrer l'art et le sport dans les notes de la maturité rénovée. Les défenseurs du grec et du latin, tout particulièrement, s'illustraient par leur farouche opposition à l'entrée de la musique et de la gymnastique dans nos moyennes. Ils voulaient garder intact leur pouvoir de sélection scolaire, auquel ils identifiaient le prestige de leurs disciplines. Comme si l'Antiquité était bien morte, au cœur même de ses défenseurs. Il n'y a plus de cités, mes amis.

Mais que faisait-on des enfants dans une tribu pré-historique? Ils suivaient comme ils pouvaient, je suppose. Avec la sédentarisation, les enfants commencent à se rendre utiles. Un merveilleux documentaire de Jacqueline Veuve sur les armaillis nous montre les enfants mis à contribution dans une ferme, autour des adultes. Et lorsqu'ils ne contribuent pas effectivement à la marche du train de campagne, ils y jouent. Ainsi, insensiblement, ils passent du jeu au travail. Sauf lorsque le ralentissement saisonnier des activités permet un entracte scolaire, laborieusement imposé par l'Etat au cours des derniers siècles.

La gymnastique pour endurcir l'âme

Dans la cité antique, le retronement pédagogique des enfants, leur occupation particulière, est mis en scène par les autorités, qui rassemblent les petits citoyens libres à partir de 7 ans pour leur apprendre à lire et à écrire, ce qui ne leur servira pas à grand-chose d'ailleurs puisque, dans la culture antique, un homme de qualité écoute et dicte, travaillant toujours avec un ou plusieurs esclaves secrétaires. Dans ses *Confessions*, saint Augustin s'indigne des propos de son père, qui lui explique qu'il faut travailler à l'école pour ne plus avoir besoin de travailler ensuite dans la vie. Eternelle bourgeoisie!

En revanche, le chant est un mode d'acquisition incomparable de l'hellénisme. L'épopée ne se lit pas seulement, elle se chante en chœur «de toutes ses forces et bien simplement». Dans une nuit inspirée du Pirée, Socrate explique à ses jeunes amis, les grands frères de Platon, que l'éducation noble dans la cité juste, parfaite, idéale, *paradigmatique*, sera essentiellement composée de musique et de gymnastique. La musique pour «attendrir» l'âme des enfants, et la gymnastique pour «l'endurcir». Pour les philosophes, on ajoutera les mathématiques (Platon, source lointaine de tant de souffrances juvéniles).

Entre libéralisme athénien et communisme spartiate

Pour les artisans, pas besoin d'école: la famille suffit, avec ses secrets de métier. Les artisans passeront toute leur vie penchés sur leur petit feu d'artisan, dans la même maison, avec leur famille autour d'eux. A eux la vie privée, l'existence *libérale*. Seuls les guerriers, gardiens de la cité, mèneront une existence héroïque, au grand air, en partageant les femmes et les enfants, élevés collectivement dès la naissance (*communisme antique*, annexant la vie privée).

Les philosophes, qui veillent sur la *mixité* de la cité idéale, font coexister pacifiquement le libéralisme athénien et le communisme spartiate. Leur rôle consiste à observer de quel métal sont faits les enfants, et vers quelle catégorie d'activités les orienter. Les philosophes ont besoin d'un apprentissage mathématique pour se détacher des apparences et penser sereinement, de manière démonstrative. Une obscure fatalité numérolgique aussi pèse sur la cité (il y a de mauvais nombres qui, peut-être, ont pesé sur le destin impérialiste de la cité de Poséidon, l'Atlantide). J'ai toujours pensé que Byzance, avec ses moines, ses soldats, ses foules d'artisans, représentait assez bien la cité idéale des Grecs, la vraie *République* platonicienne.

Le sport antique? Tout sauf un épanouissement

Même si certains se sont fait une vertu de *ne jamais souhaiter réaliser la cité de Platon* (Marc-Aurèle), il n'empêche que le sport antique est tout sauf un facteur d'épanouissement. Le petit citoyen doit impérativement *s'endurcir* pour être en mesure de contribuer à sauver la liberté de la cité. Le sport est militaire avant tout: course, saut, lancer, combat corps à corps.

Mais alors l'olympisme, et sa grande trêve panhellénique rythmant la vie des cités, et leur donnant même leur calendrier? Il est vrai que l'olympisme impose la suspension de la guerre, mais ce n'est que pour transposer la guerre sur un autre terrain, celui de la performance. Les cités rivalisent par leurs athlètes, comme les armées rivalisent par leurs champions. Alcibiade a d'abord été le vainqueur d'Olympie.

Erotisme et beauté bête

La seule chose qui reste humaine et parfois touchante dans le sport antique, c'est l'érotisme: pour séduire Socrate, Alcibiade lui propose de lutter avec lui dans le gymnase désert. Les poteries qui représentent de beaux garçons ne les montrent jamais dans des situations vraiment embarrassantes, mais seulement en train de faire du sport, en toute innocence. Il faut dire que le corps nu, tout enduit d'huile d'olive, ne pouvait qu'attirer les fantasmes. Degas encore, au XIX^e siècle, fantasmait sur les jeunes filles de Sparte s'exerçant avec les garçons, et les provoquant. Mais la plupart du temps, la beauté du sportif est surtout bête: l'aurige de Delphes a les yeux vides, et le boxeur sonné de Rome est un abruti, même avant les coups.

Le sport aujourd'hui? Compulsif et morne

Aujourd'hui, dans nos rues, le théâtre spontané que la société se donne à elle-même a pris l'aspect d'une caricature d'asile psychiatrique du siècle dernier: chaque fou y poursuit son idée fixe, sa *monomanie*, dans l'indifférence générale. L'un parle tout haut de ses problèmes intimes en battant l'air de ses mains, un autre court à moitié nu vers on ne sait quel but, un troisième traverse la foule à vélo en costume de Spider-Man. Les trottinettes sans frein propulsent des quinquagénaires avantageux au milieu des trottoirs. La chaussée elle-même est envahie de planches à roulettes et de supports mobiles improbables, divaguant à travers les feux rouges et les passages interdits. En salle, dans un «gymnase» moderne (*fitness*), chacun suit son programme d'un air morne, en fuyant le regard des autres. Le sport ne mobilise plus les armées, mais il a perdu aussi ce qui lui donnait un sens pour les anciens, *piéger le regard d'autrui*. Il faut «bouger», nous dit-on partout. Ce principe obtus de santé, sans grâce, sans liens, sans tendresse, sans beauté, va se colorer encore de consumérisme ostentatoire, et bientôt de dopage. La violence et la séduction caractérisaient le sport antique. Le sport moderne est compulsif et morne. Pour les éducateurs, tout reste à faire pour attendre et éduquer l'âme.

Christophe Calame est professeur formateur à la HEP Vaud où il enseigne la didactique de la philosophie, ainsi que maître au gymnase.